

la France ne devait réellement posséder l'Espagne. Pourtant, en échange, elle abandonnait à l'Autriche ses domaines mille fois plus précieux de Belgique, de Lombardie, de Naples et de Sardaigne, qui avaient été de tout temps l'objet de sa légitime ambition, et qui, plus redoutables aux mains de l'Empereur qu'à celles du roi d'Espagne, complétaient de la Méditerranée à l'Océan une muraille d'airain. Pour prix de sa complaisance, la Prusse reçut la Gueldre espagnole; la Savoie s'enrichit de la Sicile. Enfin l'Angleterre, non moins envahissante sur mer que ses alliés sur le continent, exigea la démolition de Dunkerque, garda Terre-Neuve et la baie d'Hudson avec son riche commerce de pelleteries, et fit de Gibraltar un repaire imprenable. Sous prétexte d'alliance, elle s'était chargée pendant la guerre du commerce du Portugal avec ses colonies; maintenant elle s'arrogeait le même droit sur l'Espagne, et se faisait céder le monopole de la traite des nègres, contraire, disait-elle, à la foi catholique. En réalité, c'était elle, encore plus que l'Autriche, qui triomphait et qui exerçait sur les mers une domination désormais sans rivale. Tel était, après un siècle, le fruit de la politique de Henri IV et de Richelieu. Poursuivant, comme eux, la ruine de l'Espagne, Louis XIV trouva sur sa route les États protestants qu'eux-mêmes avaient suscités, essaya sans succès de les faire rentrer dans leur néant, et se vit arracher par leurs armes les dépouilles qu'il se croyait enfin au moment de saisir.

CLIV. Tandis que l'Europe, tout occupée d'humilier Louis XIV, négligeait l'agrandissement de l'Angleterre, une autre menace surgissait pour elle à l'Orient. Ce n'étaient plus les Turcs, dont une poignée de Polonais avait repoussé la dernière invasion, et qui désormais, sous leur ciel enchanteur, étaient voués à une prompte décadence; ce n'étaient plus les Tartares, que leurs migrations en Chine avaient épuisés, et qui pouvaient se contenter de la conquête de ce gigantesque empire; c'étaient les Russes, héritiers de la finesse et du schisme grecs, unis sous un joug absolu, grandissant à vue d'œil sous la

jeune dynastie des Romanov. A peine délivrés des hordes mongoles et encore cernés dans leurs froides steppes du Nord par les conquêtes de la Turquie, de la Pologne et de la Suède, ils aspiraient déjà à se faire jour sur la Baltique et sur la mer Noire, et à remplir à l'occident le rôle des fils de Tamerlan.

CLV. A leur tête marchait un audacieux et rude souverain, Pierre le Grand, maître absolu du pouvoir temporel et spirituel, créateur d'une armée et d'une marine, repoussé comme un sauvage par la cour de Versailles, mais formé dans les chantiers de Hollande et d'Angleterre. Il avait devant lui l'Europe, que divisaient la guerre, l'hérésie et la soif de l'or. Il commença par la Pologne, victime à la fois de ces trois fatales passions, nation brave, généreuse, prodigue de son sang comme la France, mais comme elle aveugle et indisciplinée. La fortune y était aux mains des Juifs, gens sans conscience et sans patrie, prêts à se vendre au plus offrant; le pouvoir, aux mains des calvinistes et des schismatiques grecs, soudoyés par la Russie, paralysant la royauté par leurs intrigues et faisant de leur pays ce que les huguenots eussent fait de la France. Grâce à eux s'était conservé le régime électif, si dangereux depuis la ruine des vertus chevaleresques, depuis la révolte des rois ou des peuples contre l'Église. Assiégé d'embarras, ce trône était devenu une véritable galère. Jean-Casimir l'avait quitté pour venir finir ses jours à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; le sauveur de Vienne, l'héroïque Sobieski, y était mort abreuvé de dégoûts et d'ingratitude.

CLVI. Alors, comme au temps de Henri III, les Polonais tentèrent un appel à la France; ils élurent le prince de Conti, fils des Condé et cousin de Louis XIV. Entrevoyant l'importance de ce choix, le grand Colbert pressait son maître de l'appuyer. Lui, dont un repas de trois mille livres faisait saigner le cœur, il eût donné des millions et vendu son carrosse pour la Pologne. Mais, absorbé par d'autres soins, plus désireux de se débarrasser de Conti que de le voir réussir, le roi

s'était contenté de l'envoyer tout seul à Dantzick, d'où il revint bientôt chassé par le parti russe. Abandonnés par la France, les Polonais choisirent l'un d'entre eux, Stanislas Leczinski, et prirent les armes pour résister aux violences de Pierre le Grand. Au milieu de l'incurie générale, la Suède seule soutint ce candidat national. Digne héritier de Gustave-Adolphe, l'intrépide Charles XII écrasa les Russes, traversa leur empire en conquérant, et ne fut vaincu que par l'immensité de leurs déserts. Avec lui succomba Leczinski, lequel vint vivre d'une pension à Wissembourg, sur le territoire français.

CLVII. Vainqueur par sa ténacité de la fougue des Suédois, Pierre le Grand donna un roi à la Pologne. Parmi les petits princes d'Allemagne qui singeaient la cour de Louis XIV, et qui se ruinaient en équipages, en galeries, en luxe mythologique, il choisit le plus inepte, l'ivrogne et glouton Auguste de Saxe, surnommé le Fort parce qu'il soulevait des poids énormes. Parmi ses titres de gloire figuraient son théâtre et son Opéra de Dresde, les meilleurs de l'Allemagne, son immense jardin garni de quinze cents statues, son temple de Vénus, son palais du Japon, enfin l'invention de la porcelaine de Saxe, faite dans une prison d'État par un chimiste condamné à trouver la pierre philosophale. Tel fut le candidat des Russes. Ils firent recommencer pour lui un semblant d'élection qui ne coûta pas moins de cent millions. Comme protestant, il plaisait aux dissidents; dans l'espoir de tromper les autres, il se fit catholique du consentement de Pierre le Grand.

CLVIII. Maître de la Pologne, vainqueur des Suédois et des Turcs, fondateur de Saint-Pétersbourg, le czar était le vrai conquérant du siècle, et dans son orgueil il croyait pouvoir léguer à ses successeurs non seulement les rives de la Baltique et de la Vistule, mais l'Europe entière, dont il méprisait le luxe et dont il appréciait les dissensions. Ainsi deux peuples également séparés de l'unité catholique par une religion nationale, également animés d'une tenace et insatiable

ambition, les Anglais et les Russes, menaçaient sur mer et sur terre l'indépendance du monde. Quant à Louis XIV, qui avait prétendu le dominer, il finissait tristement, ne voyant guère au delà du Rhin dans le monde soulevé contre lui, guère au delà des grilles de Versailles dans son pays ruiné, insulté jusque chez lui par l'ambassadeur anglais, qui lui faisait suspendre les travaux de Mardick.

CLIX. Comme pour expier une guerre qui avait achevé la ruine de la France, et qu'il avait entreprise moins pour son peuple que pour sa famille, il vit tout d'un coup sa race s'éteindre moissonnée par la mort. Neveux, petits-neveux, et jusqu'à l'aimable duc de Bourgogne, tout disparut en quelques jours, sauf un enfant au berceau, arraché à grand-peine aux ravages de la maladie. Abandonné de ses courtisans, survivant aux siens, à sa gloire, à sa fortune et à un règne de soixante-dix ans, le vieux roi resta presque seul dans ce palais que jadis il n'avait pu faire assez grand. Que n'était-il mort plus tôt! A quoi bon tant de génies, artistes, écrivains, généraux, amassés en sa main? Servi par la fortune, adoré de ses peuples, qu'avait-il fait des dons inouis de la Providence? Héritier d'une politique ambitieuse, égoïste, aveugle, il en avait bu jusqu'à la lie l'amer châtiment.

CLX. Naguère, ranimé par les vertus de saint Pie V, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, le catholicisme semblait près de reflourir en Pologne et en Suède avec Jean-Sigismond, le vainqueur des Russes, en Allemagne avec les Habsbourg relevés de leurs défaites, en Angleterre avec les Stuarts cousins des Guises. La France, leur alliée naturelle, délivrée du calvinisme, qui l'avait mise à deux doigts de sa perte, avait repris sous Henri IV le premier rang dans le monde, et offrait l'admirable spectacle d'une nation pieuse, éclairée, brave, élégante, jouissant de la liberté que la vraie religion seule peut et doit donner aux consciences. Avec de tels appuis, l'Église pouvait se croire sûre de son triomphe: magnifique perspective qui, en moins d'un siècle, venait de s'évanouir. En

effet, du jour où, à l'exemple de l'Espagne, les princes catholiques voulurent exploiter à leur profit les vertus et les conquêtes des saints, ils semblèrent prendre plaisir à ébranler, à gâter, à ruiner leur propre cause. Jean-Sigismond se vit repoussé par la Suède; l'Autriche reçut un coup mortel dans la guerre de Trente ans; les Stuarts furent deux fois chassés d'Angleterre; la Pologne, abandonnée au hasard des élections, devint vassale de la Russie. La fille aînée de l'Église, la France, alliée de la Suède, de la Hollande, de Cromwell et des princes protestants d'Allemagne, fut la complice avouée ou secrète de toutes ces révolutions, et s'acharna avec une incroyable persévérance à la perte de l'Autriche et de l'Espagne. Quand, par un retour tardif plus ambitieux que chevaleresque, plus intéressé que chrétien, Louis XIV voulut anéantir la Hollande, rétablir les Stuarts et relever pour un des siens la monarchie espagnole, imitateur de Philippe II, il ne recueillit comme lui que désastres et qu'infortunes. Il laissa la mer aux mains des Anglais, le continent envahi par les Russes, le catholicisme partout vaincu, et ses propres États misérables, épuisés, menacés d'une prompte décadence.

CLXI. Humiliée au dehors, la France portait en elle-même une plaie plus profonde encore, et expiait cruellement ses jours d'ivresse et d'idolâtrie. Au lieu de réaliser les chimères qu'elle en avait follement espérées, la toute-puissance de son grand roi n'avait abouti qu'à l'asservissement des villes et des provinces, à l'abaissement des caractères, aux progrès du despotisme fondé par Philippe le Bel, par Louis XI et par Richelieu. Non content de tenir le parlement dans une étroite obéissance, de ruiner ou de corrompre la noblesse à l'air de sa cour, de détruire les vieilles libertés des communes et des corps de métiers, Louis XIV tenta de joindre la servitude morale à la servitude politique et de dépouiller la France de la liberté religieuse, en opprimant les évêques et en persécutant les calvinistes, en détruisant la suprématie du saint-siège, en étouffant l'indépendance des lettres et des idées.

CLXII. Toutefois cette œuvre même ne fut pas complète. Tant qu'il encouragea la jalousie héréditaire des petits contre les grands, tant qu'il flatta les mauvais penchants de ses sujets, les entraînant sur la pente des voluptés sensuelles et de l'amour-propre national, il resta leur idole; leurs vices et les siens grandirent à l'envi. Du jour où, converti par M^{me} de Maintenon, il essaya d'arrêter ce torrent par la force, il put bien trouver encore quelque écho dans l'orgueil janséniste ou gallican, mais il perdit les sympathies générales. Nouveau Richelieu, il fit maudire sa puissance, ses rigueurs, sa piété même et jusqu'à ses plans de grandeur pour sa patrie. Bons et mauvais se révoltèrent contre cette demi-sagesse odieuse au caractère français, et soupirèrent après la fin d'un joug importun. La monarchie absolue, qui n'avait eu de force et de vie qu'en soutenant les droits, les intérêts, les instincts des classes populaires, et en laissant à la France une liberté intellectuelle supérieure à celle de tous les pays d'Europe, se perdit en devenant infidèle à sa mission et en voulant tout briser sous sa main. Par malheur, aux yeux d'esprits prévenus, la foi catholique resta identifiée avec cette triste politique, comme jadis elle l'avait été aux yeux de l'Allemagne avec l'ambition de Charles-Quint: de là contre elle la source d'une longue et injuste antipathie.

CLXIII. Les grands hommes et les saints qui avaient illustré ce siècle n'étaient pas morts sans avoir imprimé à toute la nation des mœurs plus douces, des idées plus pures, et l'infusion de la sève chrétienne avait continué dans ce monde perverti, comme jadis au sein de l'empire romain. Car, de même que l'artiste se reflète dans les œuvres de ses élèves, de même une génération se reflète encore dans les générations suivantes. Mais il ne restait qu'un écho lointain des sentiments généreux, des magnifiques controverses, des grandes inspirations, qui avaient fait de la langue française la première et la plus puissante du monde. Ce langage si pur, cet esprit, cette activité allaient encore une fois se tourner contre l'Église, qui

les avait enfantés. Le règne incontesté des instincts matériels succédait aux luttes intellectuelles et morales. La renaissance chrétienne était nettement arrêtée. Ainsi, au dedans comme au dehors, Louis XIV acheva de perdre la cause de la religion du moment qu'il s'en déclara le protecteur. Ainsi se ruina-t-il lui-même et souleva-t-il la haine de ses peuples, alors que la schismatique Angleterre savourait impunément le fruit de ses rapines, et s'unissait de plus en plus pour marcher à de nouvelles conquêtes. Par là Dieu montrait une fois de plus qu'il est surtout sévère pour les siens, et qu'il les laisse succomber plutôt que d'employer à son service des mains intéressées.

CLIV. Destinée à être l'appui de l'Église et des nations opprimées, la France avait depuis longtemps quitté cette mission pour les vains attraits de la gloire et du plaisir. Bien éloignée encore d'une conversion sincère, mais incapable d'hypocrisie, elle ne songeait qu'à s'étourdir en de nouvelles et moins nobles jouissances. Elle renonçait à sa

grandeur comme naguère elle avait abdiqué sa liberté, et elle attendait avec impatience la mort de celui qui passait à ses yeux pour l'auteur de tous ses maux. Ce jour suprême s'approchait avec une lenteur et une solennité dignes du grand roi. Pendant sa longue agonie, la religion fut sa seule compagne. Il se vit délaissé de tout le monde, même de celle qu'il avait mise sur le trône pour consoler ses vieux jours. Avec elle disparurent ses dernières illusions. La fausse et dure piété, dont il avait pendant trente ans bercé son orgueil, fit enfin place à cette foi sincère qui, voyant à la lueur de l'éternité les égarements d'une vie tout entière, ne met plus sa confiance que dans la miséricorde divine. En nul autre les séductions du temps n'avaient été plus puissantes, en nul autre l'expiation plus mémorable; et, en présence de ce grand siècle et de ce grand règne, qui n'avaient fait qu'un et qui disparaissaient dans la tombe (1715), Massillon put s'écrier avec un accent digne de Bossuet: « Mes frères, Dieu seul est grand! »